L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 14 JUILLET 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DESFOUR.
L. DIVERGER. N. HARBY.
BUREAU, 19, RUE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 14 JUILLET

LES MOHICANS DE PARIS.

Grand ouvrage d'ALEXANDRE DUMAS publié simultanément dans l'*Abeille*. Un tirage spécial permettra à ceux qui s'abonne[nt] pour la publication d'un partie du roman de commencer sans perdre précédemment des LES MOHICANS DE PARIS.

AVIS IMPORTANT.

Avec le premier numéro de l'ouvrage LES MOHICANS DE PARIS et nous commencerons la publication de ce roman, nos abonnés recevront gratuitement et à domicile, le premier volume où tout ce qui aura paru précédemment des LES MOHICANS DE PARIS.

L'ANGLETERRE ET LA REVOLUTION.

Un avant-dernier paquebot nous a apporté des nouvelles d'Angleterre. Le télégraphe Magyar, après avoir longtemps mis garde un silence absolu, s'est dernièrement au sujet de la question des relations des puissances occidentales avec l'Autriche pour forcer la question d'Orient.

Le mouvement de la Hongrie approche de plus en plus de la crise. Quelques mois encore, et la révolution sera complète dans ce pays. La libre presse anglaise ne dissimule pas, dit-on, se joindre à une guerre entreprise pour forcer Nicolas à ses prétentions, parce qu'elle s'est engagée à soutenir l'Autriche contre les révolutionnaires de la Hongrie et de la Gallicie. Cette alliance lui est indispensable dans les circonstances où nous sommes, mais il est facile de prévoir que, si elle ne lui est inutile, elle pourra lui devenir funeste, d'envoyer ses armées contre les Hongrois. Elle a pour elle, il est vrai, un nombre prodigieux de soldats, mais elle a contre elle la France, et la Russie indépendante des deux puissances occidentales, et qui attend la révolution pour attaquer l'Autriche. Ainsi, la Hongrie, en se révolutionnant, a trouvé le moyen de neutraliser une partie des forces de l'Autriche. Et si le gouvernement autrichien, pour échapper à cette alliance onéreuse, cherche à se réconcilier avec la Hongrie, la première chose qu'exigera un gouvernement hongrois, sera de traiter à reprendre en cas de guerre, et il n'en est pas qui ne trouvera un vif désir de prendre part à une guerre entreprise pour les libertés violentes. Ainsi, l'Autriche ne trouvera dans la Hongrie que des ennemis, soit qu'elle veuille conserver son intégrité, soit qu'elle veuille s'agrandir aux dépens de la Turquie, la première chez un gouvernement hongrois, une nouvelle guerre à entreprendre en cas de guerre, et la seconde pour les provinces de Turquie qu'elle voudrait envahir. Ainsi, l'Autriche, pour se sauver, est forcée de faire la guerre, et l'alliance de la Russie lui est indispensable pour la sûreté de ses frontières.

Il n'est pas jusqu'à la Suède qui ne soit entraînée dans la question d'Orient. Le roi Oscar, qui a été élu par la révolution, ne peut se maintenir sur le trône qu'en se déclarant contre la Russie, qui a soutenu son prédécesseur légitime. Il est donc forcé de prendre part à la guerre, et la Russie aura vite et facilement raison de son impuissante armée. Ainsi, la Suède, en se révolutionnant, a trouvé le moyen de neutraliser une partie des forces de la Russie.

Ainsi, la révolution, qui est la conséquence fatale de l'indifférence de l'Angleterre à la question hongroise, a été une simple note du gouvernement anglais pour sauver la Hongrie. Aujourd'hui, indifférent et même hostile pour sauver l'Autriche, il est prêt à s'opposer formellement et même à marcher contre elle, au devoir de l'Angleterre de s'opposer à l'Autriche et la Hongrie ? Si le gouvernement anglais avait eu ce courage, la Hongrie aurait pu, en moins d'un mois, conquérir son indépendance, et le royaume constitutionnel aurait été établi sur les deux rives du Danube. Mais, aujourd'hui, il est trop tard, et, d'envoyer ses armées contre les Hongrois. Elle a pour elle, il est vrai, un nombre prodigieux de soldats, mais elle a contre elle la France, et la Russie indépendante des deux puissances occidentales, et qui attend la révolution pour attaquer l'Autriche. Ainsi, la Hongrie, en se révolutionnant, a trouvé le moyen de neutraliser une partie des forces de l'Autriche. Et si le gouvernement autrichien, pour échapper à cette alliance onéreuse, cherche à se réconcilier avec la Hongrie, la première chose qu'exigera un gouvernement hongrois, sera de traiter à reprendre en cas de guerre, et il n'en est pas qui ne trouvera un vif désir de prendre part à une guerre entreprise pour les libertés violentes. Ainsi, l'Autriche ne trouvera dans la Hongrie que des ennemis, soit qu'elle veuille conserver son intégrité, soit qu'elle veuille s'agrandir aux dépens de la Turquie, la première chez un gouvernement hongrois, une nouvelle guerre à entreprendre en cas de guerre, et la seconde pour les provinces de Turquie qu'elle voudrait envahir. Ainsi, l'Autriche, pour se sauver, est forcée de faire la guerre, et l'alliance de la Russie lui est indispensable pour la sûreté de ses frontières.

Ainsi, la révolution, qui est la conséquence fatale de l'indifférence de l'Angleterre à la question hongroise, a été une simple note du gouvernement anglais pour sauver la Hongrie. Aujourd'hui, indifférent et même hostile pour sauver l'Autriche, il est prêt à s'opposer formellement et même à marcher contre elle, au devoir de l'Angleterre de s'opposer à l'Autriche et la Hongrie ? Si le gouvernement anglais avait eu ce courage, la Hongrie aurait pu, en moins d'un mois, conquérir son indépendance, et le royaume constitutionnel aurait été établi sur les deux rives du Danube. Mais, aujourd'hui, il est trop tard, et, d'envoyer ses armées contre les Hongrois. Elle a pour elle, il est vrai, un nombre prodigieux de soldats, mais elle a contre elle la France, et la Russie indépendante des deux puissances occidentales, et qui attend la révolution pour attaquer l'Autriche. Ainsi, la Hongrie, en se révolutionnant, a trouvé le moyen de neutraliser une partie des forces de l'Autriche. Et si le gouvernement autrichien, pour échapper à cette alliance onéreuse, cherche à se réconcilier avec la Hongrie, la première chose qu'exigera un gouvernement hongrois, sera de traiter à reprendre en cas de guerre, et il n'en est pas qui ne trouvera un vif désir de prendre part à une guerre entreprise pour les libertés violentes. Ainsi, l'Autriche ne trouvera dans la Hongrie que des ennemis, soit qu'elle veuille conserver son intégrité, soit qu'elle veuille s'agrandir aux dépens de la Turquie, la première chez un gouvernement hongrois, une nouvelle guerre à entreprendre en cas de guerre, et la seconde pour les provinces de Turquie qu'elle voudrait envahir. Ainsi, l'Autriche, pour se sauver, est forcée de faire la guerre, et l'alliance de la Russie lui est indispensable pour la sûreté de ses frontières.

EUROPE.

Nouvelles par l'*Amerika*.

Le steamer est arrivé à Boston le 7 après-midi apportant les nouvelles d'Europe jusqu'au 27 juin inclusivement. Les journaux reçus aujourd'hui par les journaux de New-York contiennent la matière d'un supplément.

Le paquebot a apporté 225 malles.

Le bruit court que la Russie a fait des propositions de paix à la Turquie, mais elles ont été repoussées avec mépris.

Le général Paskiewitch a été nommé commandant en chef de l'armée russe du Danube, en remplacement du prince Gortschakoff qui a été blessé à la retraite.

Le général Ludors a eu la machoire fracassée par un boulet.

France.

Il a été découvert dans le département de Lot-et-Garonne une conspiration pour assassiner l'empereur pendant la visite que celui-ci devait faire aux eaux des Pyrénées. Cent cinquante arrestations ont eu lieu et le préfet a été destitué.

CONVENTION COMMERCIALE DU SUD.

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs des travaux de la Convention Commerciale du Sud qui a délibéré à Charleston dans le courant de l'hiver dernier. Cette Convention, ou étaient representés presque tous les Etats du Sud et du Sud-Ouest, avait, avant de s'ajourner, charge un comité de correspondre avec les autorités des différens Etats, conformément au programme, et de faire un rapport à la Convention qui doit se réunir de nouveau au mois de janvier prochain. M. J. D. B. DeBow, président de ce comité, l'a subdivisé de manière à faciliter les travaux. Voici comment se composent les sous-comités :

Améliorations intérieures—A. Pike, de l'Arkansas, rapporteur ; W. H McFarland, de la Virginie ; A McBee, de la Caroline du Sud ; A. W. Van Liew, du Tennessee ; B. D Sandford, du Kentucky ; S. H Elbert, du Missouri.

Ressources industrielles et commerce direct—J. W Crichton, du Maryland ; N C Monroe, de la Georgie ; C A Prince, de la Floride ; Dr Charles H Pickett, de l'Alabama ; A L Shotwell, de Kentucky ; T A Iredell, du Mississipi ; Thomas Walface, de la Virginie.

Agriculture—E J Furstall, de la Louisiane, rapporteur ; T T Hutchins, du Maryland ; J A Patton, de la Caroline du Nord ; M. Cooke, de la Virginie ; W B Johnston, de la Caroline du Sud ; C Drew, de la Floride ; A Battle, de l'Alabama ; A Mathews, du Mississipi ; J S Rhos, du Texas ; J M Clendennin, du Missouri.

Manufactures—Hamilton Smith, de l'Indiana, rapporteur ; A F Dent, du Maryland ; E D Hale, de la Caroline du Nord ; J Walker, de la Caroline du Sud ; Wm Gresham, de la Georgie ; de l'Alabama ; S Morgan, du Tennessee ; T S Kennedy, du Kentucky.

Instruction publique—A Dimitry, de la Louisiane, rapporteur ; Dr J H Lilton, de la Caroline du Nord ; T C Nesbit, de la Georgie ; B F Whitner, de la Floride ; Dr A McCall, du Tennessee.

CHRONIQUE LOCALE.

Premier District.

ARRÊTS DE CONFIANCE — M. W. J. A. Roberts déclare que le 12 du courant il publiait une affaire devant le Recorder en faveur d'un accusé qui avait quitté la Cour, il charges M. W. H. Hyde d'aller toucher un cheek de 9 cents que par M. Hunley et Lee sur la Banque des Citoyens. Cependant à ses reins à Hyde qui n'est pas approprié. Le recorder a ordonné l'arrestation de l'accusé, mais la police ne l'a pas encore découvert.

AVOINE.—Michel Carter, conducteur de dray, a trouvé le moyen de faire de la cuisine sans dangereux de pénétrer de l'avoine à bon marché. En passant hier sur la Levée, il en a vu cinq sacs qu'il a pris tranquillement sur son chariot. M. W. Ferguson qui perdait ses Michel de vue et suivait attentivement ses opérations, lui a mis la main au collet. Le prisonnier voulait d'être débarqué de dray, mais il a appelé Ophelius.

CHARITÉ — Frank McShane ne s'est pas contenté d'assommer Marcelet Metain-fy, mais l'a jeté dans le fossé, où il a été trouvé sans connaissance par l'Instruction a été mis sous clé du courant.

RAVES DE LA LISTE. — Le premier District est en ce moment privé des services de neuf gardiens de la paix qui figurent sur la liste. Ce district n'a droit qu'à vingt-huit gardiens pour protéger efficacement les propriétés qui leur sont assignés et ne laissent encore que le nombre qu'il faut pour faire face à toutes les nécessités. Il faudrait donc au moins deux gardiens de plus pour que le service fût convenablement fait.

Deuxième District.

AGENT INFIDÈLE—Mme veuve Alvarez a fait hier, devant le recorder par int. Foleul, un affidavit dans lequel Nicholas Zimmer est accusé d'avoir abusé de la confiance qui lui était placée—Mde Alvarez, en sa qualité d'administratrice de la succession de M. Pierre Rochard, avait, par procuration, nommé Zimmer son agent. Ce dernier ayant promis de remplir fidèlement ses devoirs, entra en fonction et commença par payer les dettes les plus criardes, une nommé Gavelier a $1,100 dont il remet $500 à la légataire. Il garda le reste à empêcher qu'il lui fallait pour acquitter les frais de cout et autres.

Zimmer devra répondre à la accusation du dé-faut en mai de juin.

DE CENTRE.—Wm Bradley, fatigué de service, avait fait un paquet et s'était enfui du navire de guerre américain à bord duquel il s'était engagé comme matelot. La police l'a arrêté et conduit en prison où il va rejoindre ses camarades qui l'ont précédé.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Constantin Roland se trouvait, mercredi après-midi, entre 3 et 4 heures, au fond d'un café de la rue Conti. Philippe Dubois s'approcha de lui et lui demanda où était M. Chauffepied. "Qu'en sais-je moi", répond Roland. "Vous êtes Mr. Dubois, un sanl grand scélérat que Chauffepied" puis il accompagna ces mots de violents coups de bâton plombé sur la tête. Constantin Roland a quelque besoin de dégeler, et est condamné par Dubois à vouloir le tuer. Le recorder a lancé un ordre d'arrestation contre Dubois.

Troisième District.

MENACES—John Muller ayant menacé de tuer Mme Myers, a été arrêté dans la rue Bourgogne de pour qu'il ne mit son projet à exécution.

VOLEUR ACCUSÉ.—Le dit hier à Adolphe Orleans catholiques ou Trois cent District, est tombé mercredi dernier, du tout de l'office, dans la cour de la prison, et n'en est relevé que le poutre. Il était blessé sur le tout pour ouvrir une lucarne.

VOL.—James Rooney, qui avait volé $153 à Mme Mary Paley, a subi hier un interrogatoire devant le recorder Seymour, qui l'a envoyé devant la Première Cour de District. Les $179 qu'on a trouvées sur James ont été remis à Mme Paley.

Quatrième District.

TEMOIN ARRÊTÉ—J. Beachan s'est vu hier forcé de fournir un cautionnement pour répondre de sa comparution, comme témoin, dans l'affaire de l'Etat contre Barney Welsh, qui est accusé d'avoir mis le feu à la manufacture de coton, rue Tchoupitoulas.

On croit que Beachan avait l'intention de quitter l'Etat sans être au pas donner son témoignage.

VOL.—Frank Fastender entra le 9 du courant, dans le magasin de John Ruffell, et choisit d'une grande quantité de bottes, souliers et pantalons qu'il voulait s'éclipser, mais John l'attendait au passage.

INCENDIE A LOUISVILLE.—Un désastreux incendie a éclaté à Louisville le 6 de ce mois. Tout un bloc de maisons a été réduit en cendres. Plusieurs riches entrepots ont été consumés. La perte est évaluée à $100,000.

LA SAFÉ.—Il a été reçu au Missouri des nouvelles du Lac Salé, dans le pays des Mormons, d'une date assez récente. Les affaires étaient languissantes. On attendait de convoi de marchandises partis de St-Louis : ceux-ci avançaient lentement à cause des pluies qui avaient détérioré les routes.

Les Pawnees se montrent fort turbulents et inquiètent les émigrans. Ils rançonnent ces derniers et leur enlèvent leurs chevaux et leurs bestiaux. Ils n'attaquent pas encore les caravanes des postes militaires échelonnés sur la route sont si faibles qu'elles ne sauraient, en déployant la plus grande activité, protéger efficacement les convois qui traversent le désert. Il faudra que le gouvernement se décide enfin à envoyer des renforts à ces postes afin que nos soldats puissent refouler au loin les sauvages qui commandent cette partie du pays.

Pour comble de malheur, le choléra s'est déclaré parmi les émigrans et plusieurs de ces derniers ont succombé.

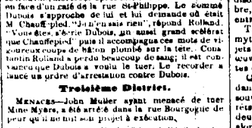
ST LOUIS—Nous lisons dans la *Revue de l'Ouest*, journal publié à St-Louis :

Une dépêche télégraphique de la Nouvelle-Orléans, annonce que le thermomètre est à 100 degrés et qu'il y a déjà eu huit coups de soleil. Nous sommes parvenus à la même température et il y a nombre presque égal de coups de soleil pour chaque jour depuis deux semaines.

AUTRE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER.—Il se rare qu'un accident survienne sur un chemin de fer ne soit pas suivi de plusieurs autres. Nous avons publié les détails de l'épouvantable collision dont le railway du Susquehanna a été le théâtre. Nous apprenons aujourd'hui que le train express de Great Western railroad s'étant heurté à celui de ce jour, un cheval, deux wagons remplis d'émigrans ont été jetés violemment hors de la voie. Sept personnes qui ont été tuées sur le coup, et les dernières datées des autres étaient dans un état à pas pres désespéré.

Changement d'heures pour l'entre bord des lacs.

Le nouveau et magnifique bateau à vapeur ARTON, capitaine Warren A. Low, partira régulièrement tous les lundis, mercredis et vendredis, pour les sources Christy, Covington, Madisonville, Lewisburg et Mandeville, à 11 heures du matin, à l'arrivée des chars du chemin de fer de Pontchartrain. 14 juil



NOUS recevons constamment de Blanchon de Bearborn, fort de point de 1,500 à 2,500 livres.

—AUSSI—

Les Balances-bascules, à plateaforme de Fairbanks, de toutes grandeurs, pour des poids de 100 à 2,000 livres. Ces balances sont employées dans l'entre bord des meilleurs et principaux établissements.

A vendre par H. M. BARLOW & Co,
14juil 10 et 12, rue Jefferson

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

Deuxième volume.

CHAPITRE 1er.

L'élève et son professeur.

Et, maintenant, que le lecteur nous permette de rebrousser notre récit à celui du narrateur, le récit du petit homme, puisque nous supposons qu'il a déjà deviné que l'excellent homme que nous venons de mettre en scène ne que sa modestie ne les personnages les plus dignes de figurer dans le drame que nous nous proposons de dire de l'excellent homme que nous venons de mettre en scène ne que sa modestie ne les personnages les plus dignes de figurer dans le drame que nous nous proposons de dérouler sous les yeux de nos lecteurs.

Sept ans avant le jour où s'est ouvert le périodique de l'histoire gigantesque dans laquelle nous n'avons pas craint de nous engager, cette même chambre qu'habitait le violoncelliste, dont les deux jeunes gens avaient été si émerveillés, cette même chambre, disons nous, était loin de ressembler à celle que nous venons de décrire dans un charmante simplicité.

Au lieu du rideau de mousseline blanche qui tapissait le lit, et qui donnait à l'alcove un air de petite chapelle; au lieu de la vierge de stuc dressée sur la cheminée, et étendant ses deux bras au-dessus des habitans de cette chambre comme une bénédiction céleste; au lieu des deux flambeaux supportant des bougies roses, sorte de cierges qui, avec la mousseline du lit et la statuette de la Vierge, donnaient à ce réduit un parfum de quiétude et de recueillement, —c'était une espèce de salle basse, dallée plutôt que carrelée, étroite, froide et humide, sans fleurs parfumées, sans oiseaux chanteurs, sans tentures et sans papier.

Les seuls ornemens des murailles consistaient dans une vieille gravure à l'eau forte représentant la *Mélancolie* d'Albert Durer, et dans une petite glace de 5 sous carrée, au cadre de bois jaune, surmontée de deux branches de buis en croix, et faisant face à la gravure,—le fond de la chambre était caché par un grand rideau de serge verte, lequel, accroché par des clous aux seuils du plafond, retombait jusqu'aux dalles qui servaient de plancher : c'était, sans doute, au voile jeté par des mains amies pour dérober au visiteur le navrant spectacle de quelque pauvre couchette.

Cette chambre, au surplus, était habitée par une personne, et la plus triste qu'il fût possible d'imaginer; on se sentait pris d'un mouvement ému en jetant les yeux autour de soi, car on eut en vain cherché un seul point ou la vue pût se reposer agréablement : les murs suintent la misère; les soliveaux de plafond, pleins sous le poids qu'elles portaient depuis trois cents ans que la maison existait, laissaient voir leurs fibres noircies par la fumée et la vétusté.

Et, cependant, en se tournant vers la fenêtre, on apercevait le guichet qu'on avait percé dans la porte, on frissonnait comme en visitant un cachot.

C'était bien moins, en effet, la cellule d'un austère cénobite que le cabanon d'un pauvre fou.

A l'exception d'une table de vieux chêne, d'un tabouret de bois peint en noir et destiné à faire les dons nécessaires à la toilette, d'un pupitre sur lequel était placé un gros volume contenant sans doute les œuvres de Handel ou peut-être de Marcello; à l'exception d'un banc assez long pour contenir huit ou dix personnes, d'un tabouret élevé et d'une chaise de paille, l'intérieur de la chambre était aussi nu que les murs.

Celui qui habitait cette chambre était un pauvre maître d'école du quartier Saint-Jacques.

A cette époque, c'est-à-dire en 1820, il était parvenu, à force de patience, à fonder dans le faubourg une petite école d'enfans.

Pour la somme modique de 5 fr. par mois, qu'on ne lui payait pas toujours exactement, il enseignait, selon son programme, la lecture, l'écriture, l'Histoire sainte et les quatre règles de l'arithmétique mises, en réalité, il enseignait bien plus que ce programme ne comprenait.

Fils d'un pauvre fermier de province, il vint très enfant au collège Louis-le-Grand du règne de dix-huit. A peine eut-il fait sa rhétorique d'été ouverts, que le professeur intelligent sur sous duquel il avait été confié avait reconnu en lui une aptitude peu commune et de rares dispositions.

Ce professeur modeste et brave homme, vieux d'années, jeune de cœur, arbre qui aurait poussé dur contre les rochers et qui, frappé du soleil du monde, mais qui, privé d'air chaud et de succulentes, a été étiolé et rabougri dernière les murs humides et sombres du collége; ce professeur, au bout d'une année, la prit en amitié et s'attacha à lui aussi fortement qu'un pere puisse s'attacher à son dernier enfant.

Lui aussi, il y avait trente ans, était venu de fond de sa province à Paris; comme lui, dépaysé au milieu de cette société en raccourci qu'on appelle le collége, comme lui, exilé de la famille, de jeunes gens riches, lui enfant pauvre, il avait, comme son jeune disciple, dans lequel il voyait, revivre, lutté avec la misère, regretté le sentier vurdoyant qui conduisait à la ferme paternelle, plus d'une fois il avait pleuré des larmes amères en écoutant la liberté que l'on respirait dans l'air de son pays natal; enfin, comme son élève, il avait fermé les yeux pour oublier le passé, et s'était jeté corps perdu dans la vaste arène de la science, où le plus clairvoyant se heurte toujours à quelque problème insoluble, à quelque théorie inconnue.

Cette sympathie d'habitudes de pauvreté, d'intelligence et d'isolement donna tout d'abord, nous croyons l'avoir déjà dit, au vieux professeur, la plus profonde affection pour le petit Justin.

C'était ainsi que se nommait l'enfant.

Et lui versant les premières gouttes de la science pure, il s'efforça de les adoucir les amertumes ; il lui tendit la main dans les fourres épais qui obstruent les premières avenues de l'étude ; il écarta de devant les jeunes regards, les orties brulantes ; enfin, sa sollicitude n'épargna aucun soin pour lui frayer sur ses pas un chemin facile à travers les broussailles de ce pays inconnu.

De son coté, Justin conçut pour son vieux maître une tendresse abondante comme celle d'un fils, reconnaissante et respectueuse comme celle d'un écolier.

Aussi, des que l'heure de la récréation était sonnée, après avoir joué quelques instans dans sa barque, comme on dit au collége, il traversait la cour en deux ou trois enjambées, et, soit qu'il ne pût se rapporter exactement les jeux auxquels on s'est pas d'un de son âge, soit, enfin, que son seul camarade, son unique ami fût son vieux professeur, dès que la récréation était sonnée, disons-nous, il allait le retrouver dans sa chambre, et alors la plus douce causerie commençait entre eux.

Toutes c'était l'histoire, tantôt c'étaient les mythologies ou les voyages qui faisaient les sujets de cette conversation, tantôt c'étaient les œuvres des poètes ou des grands artistes que l'on passait en revue.

Qu'un gai rayon de soleil entrât tout à coup dans cette chambre, apportant avec lui comme un souvenir des champs, comme un parfum des fleurs, les vers de Virgile ou de Théocrite, ces deux grands peintres de la nature, passaient alors sur leurs lèvres comme la brise légère de la terre au mois d'avril. Le vieillard admirait les poètes à travers la nature et faisait entrevoir à l'enfant la nature à travers les poètes.

C'était surtout le dimanche qui appartait dans le pan de sa blanche tunique les plus douces heures de la semaine.

Au coin du feu pendant l'hiver, dans les bois de Versailles, de Meudon ou de Montmorency l'été, c'était toute une journée qu'on avait le droit de passer ensemble.

Oh ! cette journée tant attendue pendant sept jours, comme on la mettait à profit en entamant une longue discussion sur quelque point ou contournant !

Un jour c'était un vieux camarade de professeur qui venait lui faire visite; un autre jour c'était la leçon de la famille que l'on relisait du fois; enfin c'était sans cesse quelque causerie instructive ou intéressante.

Si par hasard, l'enfant qui ne se reproduisait pas trois fois dans l'année, le maître était forcé d'aller à quelque cérémonie, à quelque dîner officiel chez le proviseur ou chez un haut fonctionnaire de l'Université, dont il avait donné des leçons, l'enfant passait les récréations de ce dimanche à se promener avec un jeune garçon de son âge, mais qui pauvre comme lui, mais d'intelligence aussi réduite que la sienne était la faible.

C'était à peu près le seul camarade qu'il eût dans le collége, non pas que les autres élèves lui fussent antipathiques, tout au contraire, il était aimé tout le monde, mais c'était lui qui était abandonné de tous.

L'inégalité de fortune sépare déjà les enfans au collége ; comme ils ne sont tard elle séparera les hommes dans la société, et les deux écoliers dont on voit l'ombre réunie se profiler sur les grands murs des cours ne se retrouveront plus dans les cours de la récréation, sont toujours deux pauvres ou deux riches.

Un jour, le vieux maître de Justin se révéla à lui sous une forme toute nouvelle.

Depuis longtemps il lui enseignait une surprise aussi douce qu'inattendue : la chambre qu'habitait le bon M. Muller, c'était le nom du vieux professeur, était située au-dessus de l'infirmerie; on était donc obligé à faire précautions, et le plus grand silence possible, afin de ne point troubler dans la santé des malades. Il avait donc recours à artifices la seule passion qui eût jamais fait battre son cœur.

Il adorait la musique, et jouait du violoncelle avec la science et l'amour d'un violoncelliste allemand.

Or, nous l'avons dit, depuis trois ans qu'il habitait cette malheureuse chambre, date qui coïncidait à peu de chose près avec l'entrée de Justin au collége, il n'avait touché ni son archet ni son violoncelle, et quand on lui demandait avec se plaindre l'instant où il pourrait dans la nouvelle chambre qu'on lui destinait, et qu'on lui promettait depuis dix-huit mois, reprendre son occupation favorite.

Ce jour tant attendu arrive enfin.

Le fut une douce surprise pour Justin le jour ou il entendit le maître faire dans son nouveau logement, tirer les premiers accords de violoncelle, cet instrument grave et mélancolique comme la plainte des flots.

Justin tomba dans une profonde extase, et tant que jona M. Muller, il écouta les mains jointes.

A partir de ce jour, Justin ne laissa pas une minute de repos à ses vieux professeur, qu'il ne lût ait fait part de ce trésor d'harmonie endormi depuis si longtemps, et qui, plus brillant encore comme toutes les fibres de son âme.

Chaque jour Justin venait prendre sa leçon ; c'est-à-dire que le jeune homme continuait à conserver à la musique le temps qu'il consacrait autrefois à cette récréation, qui de reste n'avait jamais été qu'un travail déguisé sous les apparences du plaisir.

Alors on déchiffrait les œuvres des maîtres, on essayait les anciens avec les nouveaux. Personne n'est ignorant que Bach avec Mozart, Haydn avec Cimarosa ; on stigmatisait les plagiaires, on faisait l'histoire de la musique, depuis son berceau jusqu'à son développement complet. On allait d'Orphée à Gluck, de Gluck à Grétry, de Grétry à Dalayrac, depuis Guy d'Arezzo jusqu'à nos jours, pas de la musique, mais par manière d'exemple seulement, on ne passait à la pratique que de la théorie, ces deux parties, enfin, de même que le même arrêt conduit introduit son divorce dans les plaines verdoyantes de la science, il le constituait hautement dans les plaines arides de l'art.

Toutes ces causeries jetées par une main douce et savante à la fois dans l'esprit de l'enfant, fécondaient et travaillaient dans cet intervalle à éclore.

Et seulement à cette de bon, qu'il force l'homme à comprendre l'ineffable douceur qui est en lui, de sonder qu'il ignorait à jamais, perdu au milieu de cette société égoïste qui nous dédaigne la moitié de notre vie.

L'isolement habitue l'homme à faire un perpétuel retour sur lui-même ; c'est le ressemblant question.

Il y a toute une religion dans la solitude.

L'isolement rend les mauvais bons, les bons meilleurs ; dans le silence, Dieu parle au cœur de l'homme ; dans la solitude, l'homme parle au cœur de Dieu.

L'isolement a donc cet encore mieux que l'isolement solitaire ; l'isolement à deux, c'est un rêve, un conte de fée.

Ce fut le rêve du vieux maître et de son écolier, rêve de sept années dont le chagrin vint les tirer en sursaut.

Un matin, un dimanche, un jour du mois de février 1814, la lettre hebdomadaire, la lettre de famille arriva.

Elle était cachetée de noir !.....

Ce n'était pas l'écriture du père ; ce n'était pas l'écriture de la mère !

Le père était-il mort ? La mère était-elle morte ?

Il n'un des deux survivait, comment s'était-ce pas lui qui annonçait la nouvelle terrible qu'indiquait ce cachet, en l'enveloppant de son amour ?

Justin décachetta la lettre en tremblant.

Le malheur était plus loin que le plus triste pressentiment n'eût pu le prévoir.

Le Cosaque avait ravagé la région, pillé les greniers, incendié la ferme.

La mère, en se jetant sur le lit de sa fille pour l'arracher aux flammes, avait en les yeux brûlés !

La mère était aveugle !.....

Mais le père, lui, pourquoi n'avait-il pas écrit ?

Le père, vieux soldat de la république, avait perdu la tête en voyant l'étendue de son malheur, il avait pris son fusil et s'était mis à faire la chasse aux Cosaques.

Il en avait tué neuf !

Mais au moment où il ajustait le dixième, sans s'apercevoir qu'il était tombé, lui, dans une embuscade, une douzaine de coups de fusil partirent à la fois, deux balles lui avaient traversé la poitrine.

Une troisième lui avait brisé la tête.

Il était tombé raide mort !

Le maître partagea les regrets de l'écolier, les larmes du vieillard et de l'enfant se confondirent : mais il regreta n'y pouvaient rien, il fallait se quitter !

Justin retrouva une seconde fois son second père ; il mériait bien ce nom, car s'il avait reçu du premier la vie du corps, il avait reçu de second la vie de l'âme.

Les deux amis se séparèrent.

(A continuer.)

LES MEDECINES GRAEFENBERG
LES MEDECINES GRAEFENBERG.
LES MEDECINES GRAEFENBERG
MEDECINES GRAEFENBERG.

LES MEDECINES GRAEFENBERG sont reconnues partout comme les meilleures que puissent employer les familles. Les médecins et le public en font justice par la reconnaissance, et toutes les personnes qui les ont employées en ont constamment l'efficacité.

Le supplément du journal de ce jour, contient un pamphlet contenant une liste de plus de 60 maladies, les symptômes de ces maladies et le traitement qui doit être suivi. J. WRIGHT & Co.,
122, rue de Chartres.

Chez lequel on trouvera en tout temps les remèdes mentionnés ci-dessus. 15 jan—1an

Maladies bilieuses.

L'HYDROPITRE DU DR GEOHEGAN,

POSSÈDE des vertus merveilleuses contre la tendance aux maladies provenant de la bile, contre la fièvre ou frisson, lorsqu'on l'a mal combattue et contre les tristes effets de la quinine et autres drogues prises pendant la fièvre, dangles l'on est abattu et à dos ; dentelles torchon et autres, S. Marchal de Bordeaux ; Hubert, garçon, boucherie, parfumerie, mercerie, limbaderie, etc., etc.

Les prix sont avantageux et les conditions libérales.

Se vend chez RAYMOND & PATTON, No 74, rue Gravier, Lonsonne, Ky, Agents pour la vente en gé-néral.

A vendre à la Nouvelle-Orléans, par les agens,
JARVIS & WOODMAN,
Marchands de Fer et Commission,
Et J. WRIGHT & Co
No 122, rue de Chartres.
11 juil

LA société qui existait sous la raison de Bonneval & Vallée est dissoute de consentement, à partir de ce jour, M. J. A. Bonneval reste chargé de la liquidation.
13 juillet—3

AVIS.

LES personnes qui ont des réclamations à faire valoir contre les Actions Publiques ou Industrielles de la Louisiane, sont priées de se présenter au bureau de soussigné, No 100, rue de Bourgogne.
A. BOURGES,
Sentateur-Louisianais.
9juin—1m

CENTRIFUGE OU TURBINE.

LA VENTE une MACHINE CENTRIFUGE ou TURBINE, à vapeur, de la force de
ROMAN & KESNION,
13 juil—10 No 16, rue Levée

ON désire échanger un bonne une bonne existence créole, une servante de confiance. S'adresser à M. MONTGOMERY,
13juil—2 entrepreneur Esplanade et Bourbon

HUILE de Palme Christe—6 barils qualité extra, marque de fabrique de
C. T. BUDDECKE & Co.,
12 juillet No 100, rue Tchoupitoulas

PIPES—500 caisses pipes terre, en vente et à vendre par
C. T. BUDDECKE & Co.
12 juil No 100, rue Tchoupitoulas

CHANDELLES — 1,000 caisses chandelles d'Etoile, de stéarine, à vendre par
FLORENTIN GRIGUS & Co,
12 juillet 15 rue Tchoupitoulas

JAMBON — 100 tierces jambons de Duffeld, F. Deville jr, Rabotteau & Co,
12 juillet VOORHIES, GRIGGS & Co,
15, rue Tchoupitoulas

GRAISSE — 300 barils et demi-barils de graisse, à vendre par
VOORHIES, GRIGGS & Co,
12 juillet 15, rue Tchoupitoulas

HUILE DE GRAISSE — 50 barils de Robin, à vendre par
VOORHIES, GRIGGS & Co,
12 juillet 15, rue Tchoupitoulas

BŒUF — 300 barils tout mince et première qualité, de J. Davis, à vendre par
VOORHIES, GRIGGS & Co,
12 juillet 15, rue Tchoupitoulas

Jambons de Westphalie.

LE premier lot de 100 jambons de Westphalie, à très frais, et d'une qualité supérieure vient d'arriver et est à vendre par
ADR. Z CAVELIER & L. F. MAXENT.
CAVELIER & MAXENT.
Rue Royale, No 109.

EFFORMENT leurs amis et le public qu'ils sont toujours en position de recevoir des ordres pour
ADR. A. Z. CAVELIER, et qu'ils seront seuls agent des vins de C. C. Saint Brisa, Le Mission, en bercy que et n exclusif. 9d

Bordeaux! Bordeaux!

EN magasin, à vendre par les propriétaires de Versailles, de Meudon ou de Montmorency l'été, c'était toute une journée qu'on avait le droit de passer ensemble.

Oh ! cette journée tant attendue pendant sept jours, comme on la mettait à profit en entamant une longue discussion sur quelque point ou contournant !

Un jour c'était un vieux camarade de professeur qui venait lui faire visite; un autre jour c'était la leçon de la famille que l'on relisait du fois; enfin c'était sans cesse quelque causerie instructive ou intéressante.

Si par hasard, l'enfant qui ne se reproduisait pas trois fois dans l'année, le maître était forcé d'aller à quelque cérémonie, à quelque dîner officiel chez le proviseur ou chez un haut fonctionnaire de l'Université, dont il avait donné des leçons, l'enfant passait les récréations de ce dimanche à se promener avec un jeune garçon de son âge, mais qui pauvre comme lui, mais d'intelligence aussi réduite que la sienne était la faible.

C'était à peu près le seul camarade qu'il eût dans le collége, non pas que les autres élèves lui fussent antipathiques, tout au contraire, il était aimé tout le monde, mais c'était lui qui était abandonné de tous.

L'inégalité de fortune sépare déjà les enfans au collége ; comme ils ne sont tard elle séparera les hommes dans la société, et les deux écoliers dont on voit l'ombre réunie se profiler sur les grands murs des cours de la récréation, sont toujours deux pauvres ou deux riches.

Un jour, le vieux maître de Justin se révéla à lui sous une forme toute nouvelle.

Depuis longtemps il lui enseignait une surprise aussi douce qu'inattendue : la chambre qu'habitait le bon M. Muller, c'était le nom du vieux professeur, était située au-dessus de l'infirmerie; on était donc obligé à faire précautions, et le plus grand silence possible, afin de ne point troubler dans la santé des malades. Il avait donc recours à artifices la seule passion qui eût jamais fait battre son cœur.

Il adorait la musique, et jouait du violoncelle avec la science et l'amour d'un violoncelliste allemand.

Or, nous l'avons dit, depuis trois ans qu'il habitait cette malheureuse chambre, date qui coïncidait à peu de chose près avec l'entrée de Justin au collége, il n'avait touché ni son archet ni son violoncelle, et quand on lui demandait avec se plaindre l'instant où il pourrait dans la nouvelle chambre qu'on lui destinait, et qu'on lui promettait depuis dix-huit mois, reprendre son occupation favorite.

Ce jour tant attendu arrive enfin.

Le fut une douce surprise pour Justin le jour ou il